

**L'INSTANT DE LA MORT
OU LE CORPS À MOURIR**

Christian Saint-Germain¹

Un monde de douleur et de peine alors
même que les cerisiers sont en fleur.

Issa²

L'homme pendant des millénaires, est resté
ce qu'il était pour Aristote: un animal
vivant et de plus capable d'une existence
politique; l'homme moderne est un animal
dans la politique, duquel sa vie d'être
vivant est en question.

Michel

Foucault

¹ **Professeur au département des sciences religieuses à
l'Université du Québec à Montréal.**

² **Cf. Roger Munier (dir.), *Haïku*, Paris, Fayard, 1978, p. 25.**

Mourir n'est pas simple, ne meurt plus qui veut. Certes cela se fait aujourd'hui sans cérémonie, mais il n'y a pas à proprement parler dans cet «american way of death», de progrès. C'est que l'article de la mort n'est plus ce moment précis où la vie soudainement s'apprêtait à faire défaut, mais à sa place, une redoutable locution: nous mourrons *de*, tantôt d'un cancer, tantôt au coeur d'une déception, des lenteurs de la mort d'un autre; dans l'attente d'un organe compatible.

Nous ne recevons plus la mort de la vie mais davantage des malversations techniciennes, d'une maille dans le filet électronique, qui retient ce qui reste de vie au mourant. Là se rejoignent les courbes alanguies des statistiques concernant la maladie et celle des signes vitaux. Étrange coucher de soleil électronique! mais peut-être aussi continuité avec l'affairement du travailleur moderne en continu face-à-face avec l'écran d'ordinateur. L'expression voulant que des secondes, toutes blessent et que la dernière tue, se serait-elle vue remplacée par la disparition subite de cette petite montre pulsatile au coin de l'écran de la machine au travail?

C'est lieu commun de rappeler que le médecin ne constate plus la fin inéluctable du vivant mais qu'il se voit octroyer au milieu de la sphère technique un pouvoir sur la douleur, et enfin sur la vie et la mort. Il est en quelque sorte, de ce point de vue le «fonctionnaire de la technique»³.

À cet égard, ce qui frappe le bien portant c'est la division du travail au sein même des services de santé. Et éventuellement la séparation du mourant d'avec les malades ordinaires, ceux porteurs de symptômes sur lesquels l'institution médicale peut encore exercer quelque contrôle. Cette taylorisation radicale est

³ **Michel Haar, «Le tournant de la détresse ou: comment l'époque de la technique peut-elle finir?» dans Michel Haar (dir.), *Cahier de l'Herne Martin Heidegger*, Paris, L'Herne, 1983, p. 334.**

à l'inverse du statut réservé au malade dans les sociétés traditionnelles. Comme le note Ivan Illich:

les cultures traditionnelles, tirent leur fonction hygiénique précisément de leur capacité de soutenir chaque homme confronté à la douleur, à la maladie et à la mort en leur donnant un sens et en organisant leur prise en charge par lui-même ou par son entourage immédiat⁴.

Le malade porte sa mort à la croisée des temps objectivés: dans le tumulte et la succession des quarts de garde, à travers l'intéressement des internes et le sourire preste des préposés. L'efficace des soins et l'exigence qu'il fait peser sur les traitements ajoutés au roulement du personnel arrachent à la lutte agonique son caractère révélateur. Cette vie qui reflue, la terrible gestation de la mort dans le vivant devrait-elle être soumise aux mêmes attentions, remise de la même façon que l'est la naissance, aux soins de sages-femmes? Autrement dit, devrait-on laisser l'accès aux rives de la vie et la mort, dans l'isthme que forme la confluence de ces instants, à des passeurs plutôt qu'à des douaniers?

Question difficile qui met en cause toute notre compréhension de l'être mortel, limité, inséparable du temps qui passe, ar-rive. Si le vivant rencontre la mort comme un simple accident de parcours, une défaillance que saurait corriger éventuellement une observation plus fine des mécanismes du vieillissement; la mort se situe aux confins du champ de vision de l'oeil cyclopéen de la science⁵. Mais si au contraire, elle n'est plus ce qui, au loin, menace, mais qui dès lors est ce qui est, au plus près de la vie, giron secret, elle doit être attendue,

⁴ **Ivan Illich, *Némésis médicale*, Paris, Seuil, 1975, p. 134.**

⁵ **On peut considérer que souvent «l'instinct de connaissance sans discernement est semblable à l'instinct sexuel aveugle - signe de bassesse!». Friedrich Nietzsche, *Le livre du philosophe*, Paris, Aubier/Flammarion, 1969, p. 41.**

voire méditée comme ce qu'il y a de plus propre à l'être humain. La mort délivre mais elle doit aussi être délivrée de la vie comme la femme l'est de l'enfant qu'elle porte. Dans les *Élégies de Duino*, le poète Rainer Maria Rilke rappelle cet état en ces termes: «Mais cela: avoir en soi la mort, la mort en sa totalité, et dès avant la vie encore si doucement la contenir, et ne pas en être mauvais!... Oh! c'est inexprimable!»⁶.

Ici nulle propension pour la suavité d'une étrange grossesse ou le nihilisme d'un bouddhisme crépusculaire mais l'attente, le recueillement devant ce dés-arrangement d'avec les forces de la vie. Non pas simple déplétion mais comme l'obligation d'aller à la rencontre de ce qui tient toute la vie en état. Si la référence n'était pas désuète nous pourrions dire remontée de l'âme; cris, lumière, larmes vers l'événement le «plus silencieux»⁷. C'est la rencontre pour l'être humain de ces instants intimes, comme une fluidité qui fait retour sans égard pour la durée, l'implosion dans un temps vrai que décrit Georges Bataille en ces termes:

La mort trahit l'imposture de la réalité, non seulement en ceci que l'absence de durée en rappelle le mensonge, mais en ceci qu'elle est la grande affirmatrice de la vie et comme le cri émerveillé de la vie. L'ordre réel rejette moins la négation de la réalité qu'est la mort que l'affirmation de la vie intime, immanente, dont la violence sans mesure est pour la stabilité des

⁶ **Rainer Maria Rilke, *Les Élégies de Duino. Les Sonnets à Orphée*, Paris, Seuil, 1972, p. 45.**

⁷ **À cet égard, Nietzsche «penseur de la grossesse» pour Jacques Derrida, (*Éperons les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, 1978, p. 58), écrit: «Et crois-moi, cher vacarme d'enfer! Les plus grands événements, ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos instants les plus silencieux»,
Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Union générale d'Éditions, 1958, p. 123.**

choses un danger, et qui n'est pleinement révéélé que dans la mort⁸.

Dans le contexte technicien, la médecine traditionnelle s'applique à réprimer violemment la consistance des symptômes, à faire revenir la stabilité synonyme de santé ou encore à bout de ressources à tendre vers ce qu'on appelle candidement une certaine qualité de vie.

Le dépliement de l'ordre technicien tend à réprimer un désordre. Or, le mal l'ex-cède⁹. La mort ne se laisse pas

-
- 8 Georges Bataille, *Théorie de la religion*, Paris, Gallimard, 1973, p. 63.**
- 9 Dans son ouvrage *Job et l'excès du mal*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1978, pp. 133-134, Philippe Nemo écrit: «(...) D'où vient ce fait, qu'à l'état de nature il y ait du désordre? À la psychologie il faut demander: comment se fait-il que tous les processus psychiques ne connaissent pas un développement normal? En vérité, il y a toujours du trouble, et toujours plus de trouble que celui qui serait nécessaire pour troubler le trouble et le ramener à l'ordre. (...) Voici ce dont Job peut avoir mémoire: que le désordre parce qu'il est initial, non accidentel, dure toujours même sous l'apparence de l'ordre». Dans ce contexte, il n'est pas certain que l'on puisse opposer à ce désordre incoercible, à la force dissolvante de la mort ou à son scandale, le caprice inintelligible d'un enfant qui joue où qui, poussant des pions comme le suggère le fragment 52 d'Héraclite opèrerait dans sa royale désinvolture une *Dikè* (Justice) plus haute, au-delà justement des jugements de valeurs particuliers. Auquel cas, de cet apparent désordre resurgirait comme étant opéré en sous-main la navette, tissant de main d'enfant la trame d'un Ordre, d'une Intention immanente au monde. C'est d'ailleurs en ces termes que ce fragment est compris par Abel Jeannière: «Le jeu du dieu obéit à des règles compliquées qui lui permettent de prendre soin de**

installer dans la durée, elle se fait dissonance, contre-temps au projet impérialiste du vivre, mais surtout «affirmatrice» comme si la vie sortait de ses gonds et que se levait l'embâcle des projets dans un printemps noir. Le temps sort de son lit de durée et pourtant c'est l'homme qui y reste à l'instant de mourir. C'est que la conscience n'admet pas sa négation, la perte d'identité, sans la représenter comme scission.

La mort, vérité de tous les processus, est disposée à l'écart sans que s'engage le plus souvent entre celui qui la vit et sa famille, un dialogue. Comme si cette vérité dans la société occidentale était, telle un renseignement personnel, devenue assujettie à la loi de l'accès à l'information, à la plus stricte confidentialité. Faudrait-il mourir en douce comme lorsque l'on quitte une fête sans saluer? Pourtant c'est contre cet ordre issu de la réification de la vie, de la «violence du calme» que vient battre aux tempes de la conscience claire le trouble du mourir. Bataille note à ce propos:

L'ordre réel doit annuler - neutraliser - cette vie intime et lui substituer la chose qu'est l'individu dans la société du travail. Mais il ne

l'ensemble. Ici le temps est un enfant qui joue, mais son jeu obéit aux mêmes règles compliquées, ces règles des jeux enfantins où se perdent les adultes qui les trouvent absurdes. Et nul pion ne se meut au hasard. (...) Le devenir est un jeu enfantin, où l'adulte ne voit qu'arbitraire et caprice, parce qu'il n'en sait pas en exclure tout calcul personnel. Et le jeu est réglé dans ses moindres détails (...). Dans cette union au logos, être et pensée s'identifient, «le logos et l'âme s'augmente lui-même» et l'âme devient l'un et le tout. L'univers est intelligible». Abel Jeannière, *Héraclite Traduction et commentaire des fragments*, Paris, Aubier, 1985, p. 71. Pour dire la force déconcertante de la mort devrait-on préférer au fragment 52, le fragment 124 «Le plus bel ordre du monde est comme un tas d'ordures rassemblées au hasard»?

peut faire que la disparition de la vie dans la mort ne révèle l'éclat invisible de la vie qui n'est pas une chose. (...) Personne ne la savait là lorsqu'elle y était, elle était alors négligée au profit des choses réelles: la mort était une chose réelle entre autres. Mais la mort montre soudain que la société réelle mentait¹⁰.

Manière de dire que la mort fait triompher la vie mais en nous la déroband ou encore, que l'homme devient conscient à surmonter son moment animal, à préférer à l'ombre de l'instant à la proie de la durée. Or, en gardant la tête froide, il a progressivement quitté l'intime, le cri, les larmes et c'est disloquant la profondeur de son être communionnel, se séparant, qu'il s'est saisi lui-même, pure solitude devant ce qui devient l'obscénité du mourir.

À cet égard, chacun se retrouve devant le mourant comme privé de mots¹¹, n'en trouvant aucun à la mesure de ce qui, dans

¹⁰ Bataille, *op. cit.*, p. 64.

¹¹ Louis-Vincent Thomas décrit cette constriction des liens autour du mourant dans les sociétés traditionnelles alors même que ceux de la société développée se défont: «Lorsqu'un malade se porte très mal dans le village l'atmosphère devient tendue et lugubre. (...) Aussitôt le dernier soupir rendu, l'une des vieilles femmes ferme les yeux du défunt et rectifie la position du corps. Les proches parents sortent de la case mortuaire en pleurant; ce qui donne le signal des lamentations aux autres membres de la famille rassemblés devant la porte. Les femmes poussent des cris de douleurs et se roulent dans la poussière. Elles se défont les cheveux, les couvrent de boue et ne gardent sur eux qu'un petit pagne et un petit corsagen en mauvais état». Sous la direction de L.-V. Thomas, Bernard Rousset, Trinh Van Thao, *La mort aujourd'hui*, Paris, Anthropos, 1977, «Une coutume africaine: l'interrogatoire du cadavre», pp. 230-231. Cette étrange danse de saint-Guy pour

la défection de l'Autre, désigne le sans-mesure, le risque par excellence. Peut-être que ne sauraient seoir à ces moments que les rites judaïques de déchirement des vêtements ou les larmes qui «loin d'être douloureuses, sont l'expression d'une conscience aiguë de la vie commune saisie dans son intimité»¹². Ou encore, la poésie qui à la limite du langage désigne sans nommer, appelle sans forclure, ou garde le silence. Ne serions-nous que froissement entre la lumière et l'ombre?

L'explosion émotionnelle qui accompagnait les derniers sursauts du moribond a été remplacée par le recul, les prières par les dons pour l'avancement de la recherche et les dons d'organes préférés à l'immortalité de l'âme. La vie recycle la mort et le deuil se révèle événement privé et éventuellement confié à la ressource compétente en la matière: psychologue, psychanalyste etc. Dans ce domaine comme ailleurs, la logique du «management» prévaut et ce qui doit être légitimement vécu se fait dans le cadre du «light», du «low» et du «dry» qui font déjà les délices de notre hypo consommation de la vie en général. À vrai dire, on dispose du mourant davantage que l'on gère la mort. Puisque gérer implique un geste qui fait passer et l'intention qui s'y rattache comme le remarque le psychanalyste Daniel Sibony:

Ce qui s'indique dans le verbe «gérer» (*gerere*) c'est le *gestum*, le geste à faire, l'acte ou le geste de porter, porter la charge d'accomplir, s'engager dans l'accomplissement. Le mot «gérondif» vient de gérer, et il désigne ce

l'Occidental est sans doute plus proche dans son exhubérance de ce qui s'y passe que l'anesthésie du contemporain devant son semblable à l'agonie. Dans un cas, c'est la société qui est remuée dans ses entrailles comme elle l'est au moment des êtres et dans l'autre, la mort est retranchée de la vie chirurgicalement, dans la schizoïdie qui police ou éteint désormais nos rapports.

¹² Bataille, *op. cit.*, p. 65.

temps des verbes où la chose va s'accomplissant, où «c'est en cours». (...) Or même dans le cadre religieux, les techniques du rituel doivent s'exécuter avec «cœur», avec le «sentiment» qu'il ne s'agit pas d'une technique; sinon ils ne sont pas agréés; l'Autre ne marche pas...¹³

Dorénavant c'est bien plus la retenue, le savoir-faire qui guide le plus simple mouvement à l'égard du mourant que l'intention de recevoir sa mort. Une situation aussi gratuite, inutile, voire irrécupérable place en porte-à-faux le dispositif productiviste des services médicaux. Ceux-ci au nom même de la dignité humaine doivent ouvrir des lieux où la douleur sera en dernier recours, à défaut de la vie, prise en charge. Comme le note

Louis-Vincent Thomas:

Notre civilisation qui nie la mort nous prépare mal à accepter ce qui met un terme aux prétendues valeurs de la vie: la productivité, la compétition, la réussite sociale. Une culture qui porte l'individualisme à son paroxysme ne peut intégrer la disparition du je, du moi personnel d'autant plus que la mort, aujourd'hui technicisée, professionnalisée, se déroule dans le cadre déshumanisé de l'hôpital et le recours aux valeurs religieuses est quasiment perdu¹⁴.

La société ne se fait plus médiatrice, instance de gestion symbolique par les rites (sinon en connotant leur absence par des congrès sur la mort) mais pur centre de distribution de

¹³ Daniel Sibony, *Entre dire et faire Penser la technique*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1989, pp. 236-237.

¹⁴ Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, Paris, Payot, 1978, p. 28.

services anonymes. Plus encore, il serait étonnant que le mourir interroge le vivant puisqu'en dernier ressort la société pourvoit à tous les divertissements jusqu'au déni d'une réalité autre. Si la mort est traitée, elle l'est sous le mode de l'information en général et on a qu'à songer dans cette veine à la fondation rêve d'enfant où rencontrant à la limite du possible, l'intolérable, les parents accèdent pour conjurer l'injustice à participer au dernier souhait du mourant. Quel désir se réalise, cela reste difficile à dire mais le plus souvent, c'est le divertissement, la sortie de soi qui rassure sur les fins dernières: Disneyland, joueurs de hockey, acteurs forment la constellation ou peut-être la nouvelle liturgie d'une projection de soi vers la nuit rassurante qui semble veiller sur ces étoiles.

La puissance technologique déréalise tout événement humain, fine pellicule qui fige la douleur, la pérennise, la plastifie avec la distance de l'écran. Dans ce cadre, «ce qui échappe à l'organisation, ce qui ne peut être diffusé par les médias, cesse tout simplement d'être éprouvé. Il semble presque que, sous le règne de la volonté, l'être de la douleur soit fermé à l'homme, et pareillement l'être de la joie»¹⁵.

Jamais la possibilité mortelle n'est admise dans une société qui a décidé de prendre ses rêves pour la réalité, ni un rapport à la dette ou à l'environnement ne viennent troubler cette exigence de bonheur, ce droit au plaisir et dans ce contexte pour paraphraser une formule juridique: la question de la mort ne sera pas entendue. La mort reste cette irréalité tenue à distance, contenue, dernier tabou de la rationalité précisément parce qu'elle marque la limite à tout pouvoir.

Dans cette optique, entre l'homme et sa mort, il n'y a désormais pas tant la maladie qu'un corps étranger, presque enseignant qui enserre chacun des symptômes tantôt par une nouvelle génération de produits pharmaceutiques, tantôt par un

¹⁵ Haar, *loc. cit.*, p. 334.

calcul globulaire. Chiffres, abréviations des tests, scanner¹⁶ se tiennent précisément là où jadis, des gestes symboliques, onctions, prières, imposition des mains, trouvaient la brèche vers un au-delà, maintenaient un contact entre le corps à mourir et ses possibilités surnaturelles. c'est la dérélition du symbolique¹⁷, l'impossibilité d'affecte la crise du mourir à une création qui la rend vraisemblablement si pénible, voire impossible. Ni geste, ni parole, ni huile ne viennent à la rescousse du mourant, le corps vivant devient vite momie sous les perfusions, prisons, enlèvement. La mort ne se fait plus traverse mais affaissement dans le sans recours. Surinvestie techniquement, elle se fait miroir aux alouettes, fenêtre placardée plutôt que puits de lumière. Sans l'entre-mise religieuse, l'être humain se prive d'une contre-partie symbolique, fut-elle illusoire, il se trouve en panne sèche avortant de sa vie, retournant à l'Autre sans un adieu sans un bonjour. L'anxiolytique empêche le partage de l'inquiétude.

Toute possibilité d'une re-naissance symbolique, d'un passage à ce moment parfait où la vie se contracte pour changer d'état, se voit obturée, il y a si l'on peut dire un «dead end» symbolique. En un certain sens, les gestes rituels laissent apparaître dans la destruction de l'homme extérieur, non pas la faillite d'une génération de soins ou encore les retards de la science, - pour la science nous mourrons toujours une décennie trop tôt - mais que l'instant de la mort ne saurait être rattrapé,

16 **Pourtant comme le fait remarquer Gilbert Hottois, «la technique n'est pas de l'ordre du symbole» et on pourrait ajouter, qu'elle en est sa permanente déforestation. Dans Venant Cauchy (dir.), «Science, technologie, production», *Philosophie et culture Actes du XVII^e congrès mondial de philosophie*, T. II. Montréal, Montmorency, 1988, pp. 615-622; p. 616.**

17 **Cette dérélition n'est-elle pas tributaire du fait que l'on s'interdit d'accepter l'entreouvert, de dire que la vie appartient davantage à la rupture qu'à la symbiose?**

rejoué. Gravité du dernier moment plus qu'exténuation des limites du savoir sur le corps.

En exagérant cette perspective, on peut dire que dans l'objectivation qu'instaure la science, ce n'est pas tant un mourant qui est accompagné mais les suites fâcheuses d'une maladie qui sont prises en filature; chute amortie encore par les opiacées ou par le nouveau code de politesse thanatologique¹⁸.

Il est difficile de mourir en paix, plus qu'à aucune autre époque peut-être, tant l'impression que tout est possible paraît répandue. On peut aisément imaginer la réticence qu'a le malade à accepter son sort, après avoir vécu littéralement jour après jour, dans le regard des spécialistes, des internes, vu défiler à son chevet autant de science, épier le moindre sursaut d'enthousiasme dans chaque sursis diagnostique, pour saisir que peu à peu, comme dans le cercle que crée un naufrage, disparaissent un à un le «baume des regards». Plus encore, l'imminence de la «mort inévitable est vécue par le personnel soignant comme un échec, une mutilation, une blessure narcissique».¹⁹ Double chute dès lors, où le patient se voit progressivement transféré à des spécialistes du désinvestissement en douce: accompagnateur, thanatologue ceux qui, habitués, ne nourrissent plus, aucun espoir, à votre endroit.

Car l'art du mourir réside sans doute dans le retrait successif de chaque pli ou de chacune des inflexions dans lesquels un peu de vie réside encore²⁰. Une sorte de détresse certes mais bien

18 «Faut-il distinguer entre une mort hideuse et une mort préparée de la main des génies? Entre une mort à visage de bête et une mort à visage de mort?». René Char, *Les matinaux suivi de la parole en archipel*, Paris, Gallimard, 1962, p. 196.

19 Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, p. 34.

20 Ces étapes sont reprises par Bernadette Lamboy dans *La mort réconciliée*, Paris, Seveyrat, 1989, p. 120.

davantage le travail de dé-tressage des liens qui retenait bien amarrée la vie à ses projets.

Le corps entreprend ses dernières grandes manoeuvres, un peu comme dans l'utérus à une étape précise de sa croissance, il s'est renversé, de la même manière, mais cette fois psychiquement, il entreprend une sorte de difficile délestage qui se résumerait d'abord en une dénégation, ensuite en une forme de colère, pour se poursuivre dans une tentative de marchandage et enfin dans la dépression. Non pas tant au sens d'un coup de cafard mais presque au sens propre: le moi se fait vide, creux. Autant de stations psychiques qui ne sont pas sans rappeler le traumatisme de la naissance et éventuellement un rapport au manque.

L'enfantement et le mourir seraient comme un égal labeur, - mais aussi la répétition du travail d'individuation de l'enfant par rapport à la mère soit la terreur d'être, d'être attaché, séparé ou perdu²¹ - un travail inscrit dans un rythme plus essentiel encore que ne saurait l'être celui que ponctuent les horloges, mais l'instant de vérité, le retour vers ce à quoi l'on ne saurait suffire. Mourir dans la dignité serait-ce cela: accoucher de sa propre mort, naître de sa propre vie? Auquel cas, il y aurait rupture du lien, salut du moment où je ne serai plus. Patience devant ce qui n'est plus ultime frustration mais issue, ajournement de la croyance en l'immortalité ou comme le dit René Char: «On naît avec les hommes, on meurt inconsolé parmi les dieux»²².

C'est que le mystère de la mort ne donne guère de prise à l'espoir. À moins justement d'en accepter, non comme une offense, l'élément de passivité. La fatigue, la vieillesse, et la mort ne sont problématiques que dans l'exacte mesure où elles apparaissent comme les grandes contradictrices des volitions

²¹ **Michel Schneider, «À quoi penses-tu?», dans *Le trouble de penser*, Paris, Gallimard, Nouvelle Revue de Psychanalyse, no 25, 1982, pp. 7-35; p. 11.**

²² **Char, *op. cit.*, p. 147.**

humaines plutôt que ce qui, justement permet à l'être humain d'être ce qu'il est.

Pour Gabriel Marcel, l'angoisse ou l'inquiétude indéterminée à l'égard de la temporalité et de la mort serait volonté dégradée, fixation à un stade de développement. Comme si interrompu dans une zone de sa croissance, l'être humain se cuirassait, s'asphyxiait dans le souci de soi pour devenir indisponible. Gabriel Marcel écrit dans *Position et approches concrètes du mystère ontologique*:

Etre indisponible, c'est être en quelque manière non seulement occupé, mais encombré de soi. Je dis en quelque manière: l'objet immédiat peut varier indéfiniment: être occupé de soi, de sa fortune, de ses amours, et même de son perfectionnement intérieur. (...) Ce qu'il faut voir c'est que le contraire d'être occupé de soi, ce n'est pas l'être vide ou indifférent²³.

D'où le fait sans doute que la mort ne saurait être perçue comme un processus de croissance personnelle, auquel cas elle serait redevable à un certain hédonisme. Non, la pensée de Gabriel Marcel comme celle dont se réclamera plus tard, Emmanuel Lévinas, renvoie à une plus grande fluidité du moi.

Certes, le tragique n'y est pas absent, mais c'est dans l'ouverture à l'Autre qu'est censée se dissoudre toute angoisse, vécue ici, comme une adhérence du moi encombrant. Les racines du pessimisme sont les mêmes que celles de l'indisponibilité:

Si celle-ci grandit à mesure que nous vieillissons, c'est que trop souvent l'angoisse en nous croît, et jusqu'à nous étouffer; à

²³ **Gabriel Marcel, *Position et approches du mystère ontologique*, Paris, Vrin, 1949, p. 86.**

mesure que nous nous approchons de ce que nous considérons comme un terme, pour se protéger d'elle-même, cette angoisse doit mettre en oeuvre un appareil de défense de plus en plus pesant, de plus en plus minutieux, et aussi ajouterai-je, de plus en plus vulnérable²⁴.

Dans ces conditions, la mort sans perdre son caractère d'épreuve trouve réponse dans l'exigence d'un don de soi, d'une kénose. Le moi est soulagé de la mort précisément dans la mesure où il est libéré de lui-même, c'est-à-dire lorsqu'il ne s'appartient plus, délesté, dessaisi. À la strangulation inhérente à conscience de soi répond la pure perte d'un accueil, d'une victoire de la lumière sur la ténèbre où se tient tapi, le moi du souci et du projet. Vaincre la mort serait-ce déjà cela, dépasser l'isolement, se perdre?²⁵ Mort d'avant la mort, vie au-delà de la vie? Solution éthique à la mort que trouve aussi, au terme de sa réflexion, Emmanuel Lévinas,

Mais il y a beaucoup à faire - il faut faire beaucoup - pour débarrasser la mort de l'angoisse - sans que ce soit par divertissement - pour ne laisser à la mort qu'une coquille vide. Car dans un monde entièrement humanisé

²⁴ *Ibid.*, p. 87.

²⁵ **Comme le note G. Bataille: «La sphère de l'isolement est comparable à une prison qui protégerait des dangers du dehors en même temps qu'elle en fermerait (...)** L'étranglement par lequel l'être intérieur communique avec l'espace libre n'est sans doute pas la mort elle-même, mais il en est toujours l'ébauche - ou l'image, ou le commencement». Georges Bataille, *Oeuvres complètes VII*, Paris, Gallimard, 1976, p. 269.

notre être passe intégralement dans notre
oeuvre²⁶.

Il y aurait possibilité de dépasser l'angoisse de la mort en se
confiant à la prodigalité, à l'ouverture, en allant vers l'Autre. À
la mort comme à l'Autre, faudrait-il dire comme Abraham: me
voici?²⁷

²⁶ Emmanuel Lévinas, *Du Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin,
1982,
p. 155.

²⁷ Gn 22,11.